L'Hiver de Force

Si l'individu n'a toujours pas de visage, l'écrivain, lui, est une figure flamboyante de la littérature francophone. Mais aussi importante, sinon plus, est la nature particulière de la relation que l'on entretient secrètement avec Réjean Ducharme. Son anonymat exclut toute possibilité de dialogue autre qu'imaginaire et avec la part inavouable de soi : dans le lâcher tout du langage, pour reprendre l'expression jouissive du critique Gilles Marcotte. Les personnages de la cosmogonie ducharmienne nous détroussent et nous avalent dans leur sauve qui peut la vie, leurs excès de lucidité, leurs fabulations de liberté et d'amour absolus, leur rejet de la médiocratie et leur sentiment d'imposture existentielle. On saute comme des délinquants dans sa langue de calembours, contrepèteries et vers de mirliton d'enfant qui a tout lu, dans ses mixtures d'accents et de registres, ses écarts et retournements syntaxiques, ses pétarades à l'emporte-pièce, ses embardées lyriques. On s'entend dérailler, bégayer, hurler à la lune et rire de la bêtise humaine.

Déchirures ducharmiennes

« On avale l'oeuvre ducharmienne par le ventre », écrit la metteure en scène Lorraine Pintal qui révélait la dimension épico-tragique et universelle de son théâtre en remontant coup sur coup au Théâtre du Nouveau Monde, au début des années 1990, **Ha ! Ha!...**et **Inès Pérée et Inat Tendu**. Dans son adaptation pour la scène du roman **L'Hiver de Force**, une œuvre écrite dans la déroute du début des années 1970, les deux héros, André et Nicole Ferron, sont de la

même mouture d'amour et de pureté que le couple Ines Pérée et Inat Tendu, accusent la même déchirure entre la vérité du « moa » et sa représentation que les personnages de Ha! Ha!... Condamnés à jouer leur vie comme de bien piètres acteurs, les héros de L'Hiver de force se distribuent, cette fois, dans des rôles de contre-emploi.

D'amour et de décadence

Nicole et André ont décidé de retourner leurs vestes d'horreurs et de dégoûts de tout. Dans leur peau de victimes consentantes, ils se regarderont faire et enregistreront de leur plus belle écriture leur nouvelle vie. Ils trouveront de quoi alimenter leur projet de « réaliser l'existentiel », en tombant follement amoureux de Petit Pois. Une beauté d'actrice sur écran glacé qui animera leurs sabbats nocturnes et les fera danser jusqu'à ce qu'ils se dépossèdent de tout, même d'eux-mêmes. D'autres personnages viendront battre la mesure de cette descente en enfer, dont Roger-Ouigi, patriote aux grands pieds et amant malmené par Petit Pois, et Lainou, artiste peintre, mal baisée, qui fait des bidoux avec ses croûtes et que nos deux héros surnommeront la Sainte-Mère de leurs dérélictions.

La mesure de la déraison

Dans son travail d'adaptation, Lorraine Pintal conserve la convention romanesque d'une chronique enregistrée en attribuant au personnage d'André le rôle du scripteur-narrateur, et restructure le motif de la quête des deux héros autour de l'idée d'un voyage immobile dans la démesure du vide. Cette

transposition thématique annonce déjà le projet de mise en scène et le rôle actif du dispositif scénique dans sa mise en œuvre. Côté jardin, un mur gigantesque, projection hallucinée de la ville, tranche le décor à l'oblique alors que du côté cour l'espace ouvre sur le vide. Au centre de cet univers en déséquilibre, une plaque circulaire tourne dans un mouvement imperceptible. C'est l'appartement cocon du couple Ferron, fragile îlot ouvert aux infiltrations et invasions de toutes sortes. Pour suggérer l'enfoncement progressif des personnages dans l'irréalité de leur quête amoureuse, travailleront de concert la projection d'images vidéo, la présence de projecteurs plantés dans le décor, le ballet des sources lumineuses, des micros, des objets, et la création d'un monde sonore répercutant le vacarme intérieur des personnages. En un seul mouvement, des rideaux de plastique blanc dévoileront un espace derrière un autre, puis encore un autre en exploitant l'effet de profondeur et de disproportion du cadre et des objets. L'illusion de la glissade dans un tunnel pour atteindre cette démesure du vide dans laquelle les deux héros basculeront quand ils pénètreront dans l'univers liliputien de leur idôle inaccessible.

Une esthétique ducharmienne

Pour décrire la facture générale que Lorraine Pintal veut imprimer à la mise scène, elle réfère à l'esthétique de recyclage de Réjean Ducharme, à l'œuvre non seulement dans ses pièces sculptées avec des rebuts mais dans la construction de ses univers romanesques faits d'assemblages et de métissages invraisemblables d'objets de cultures, populaire, française, anglophone, américaine. La langue de Ducharme, qui procède de la même mixture

culturelle, exige des acteurs un long travail de décryptage et d'entraînement technique pour rendre la démesure tragico-épique de sa théâtralité. **L'Hiver de force** est une œuvre implacable comme une rampe de soleils artificiels dans un désert d'hiver, ravageuse comme une autoroute au beau milieu d'une ville ou un dépotoir de pneus en pleine campagne, désespérée comme les rescapés de la Révolution Tranquille, du Peace and Love et de l'American way of life. **L'Hiver de Force**, c'est tout cela mais plus encore, dira Lorraine Pintal en fin d'entrevue. C'est l'errance affective qui rend fou.